

1<sup>ère</sup> Lecture : Michée 5,1-4aI. Contexte

Placé comme sixième petit prophète, le livre de Michée a comme auteur un contemporain d'Osée et d'Isaïe. Ses paroles sont aussi des visions, c.-à-d. des aperçus des interventions personnelles de Dieu. Elles s'adressent à Samarie et à Jérusalem, les capitales des deux royaumes qui ne sont pas encore détruites, sauf peut-être celle du Royaume du nord pour certains passages. Michée a en effet vécu avant et après la chute de Samarie, mais il est possible que sa prophétie date d'avant. Le livre commence par une adresse à tous les peuples et à toute la terre, annonçant la venue future du Seigneur sur la terre ; cette venue se fera dans un jugement et un bouleversement destructeur à cause des péchés et de l'impénitence de Samarie et de Jérusalem, mais aussi cette venue sera celle du Messie devant restaurer la terre entière. Nous voyons encore que les prophètes ont la même mission fondamentale.

On peut diviser le livre en trois parties :

- A. Approche du Jugement du Seigneur (1-3) :
  - 1) Dévastation des deux royaumes (1)
  - 2) Malheur aux exploiters du peuple (2)
  - 3) Condamnation des guides d'Israël (3)
- B. Annonce du nouveau peuple de Dieu (4-5) :
  - 1) Promesses d'une nouvelle Sion (4)
  - 2) Le règne de Dieu-Messie (5)
- C. Préparation à l'ère nouvelle (6-7) :
  - 1) Appel divin à la repentance (6)
  - 2) Attente du renouvellement final (7).

Tiré de la fin de la deuxième partie, notre texte parle directement du Messie et uniquement de lui. Il naîtra à Bethléem et pendant sa vie, il chassera les ennemis intérieurs et extérieurs. La suite dit qu'il rassemblera autour de lui le Reste de Jacob pour en faire son témoin parmi les nations. Dans ce Reste-Témoin est annoncé le collège des apôtres du Christ.

II. Texte

- v. 1 : « Toi, Bethléem Ephrata ». Bethléem veut dire « Maison du pain », et Ephrata, « la féconde ». C'est la ville où Rachel est morte en mettant au monde Benjamin, le seul fils de Jacob qui soit né en Canaan. Ceci veut dire que, dans la Promesse que Dieu fit à Abraham, la descendance est plus importante que la terre. Bethléem est aussi la ville où est né le roi David, le père du Messie. Michée prophétise que cette ville verra aussi la naissance du Messie. C'est pourquoi au temps d'Hérode, tous les juifs savaient que le Messie viendrait de Bethléem (Mt 2,5 ; Jn 7,42). Depuis longtemps, Bethléem est une ville importante : on a l'impression qu'au temps de Jésus, Bethléem est à la Judée ce que Nazareth est à la Galilée ; elle n'est cependant pas méprisée comme Nazareth, parce que pour les juifs tout est méprisable en Galilée, et rien n'est méprisable en Judée.

« Le plus petit des clans de Juda », littéralement la petitesse est accentuée : « le plus petit pour advenir parmi les clans de Juda » (H. et S.), c.-à-d. qu'elle n'est pas digne de figurer parmi les villages de Juda. Bethléem Ephrata n'est plus nourricière ni féconde pour Juda. Le prophète insiste sur cette petitesse, parce qu'il va parler de la grandeur du Messie, et que Dieu choisit toujours ce qui est stérile, faible et pauvre pour y faire ses grandes œuvres ; songeons aux femmes choisies par Dieu depuis Sara jusqu'à Marie.

« C'est de toi que je ferai sortir celui qui doit gouverner Israël ». Michée va révéler la grandeur du Messie. Il en donne trois caractéristiques. La première doit être précisée, car littéralement on a : « c'est de toi que sortira pour moi », dit Dieu. C'est par Dieu et aux yeux de Dieu que le Messie sera grand, et c'est pour la gloire de Dieu qu'il naîtra. Bien qu'il soit roi et venant du peuple, le Messie sera choisi par Dieu seul et non par le peuple. C'est ce que nous voyons au baptême de Jésus : il est désigné comme étant le Messie par la venue et l'onction du Saint-Esprit sur lui. La deuxième caractéristique est « il doit gouverner Israël », littéralement c'est plus fort : « pour advenir celui qui domine en Israël ». Le Messie ne gouvernera pas seulement le peuple, il le surpassera, lui imposera sa conduite, le formera à son image, et le comblera de ses biens. Le Messie sera roi non pas sur Juda seulement mais sur tout Israël, et ce ne sera pas sur Jacob, celui qui veille à ses intérêts, mais sur Israël, celui qui veille aux intérêts de Dieu. Le Messie ne sera donc pas le roi des juifs, comme le diront les païens, mais le Roi du peuple que Dieu a suscité pour être son témoin dans le monde, c.-à-d. le Roi du vrai peuple de Dieu (Rm 9,6).

« Ses origines remontent aux temps anciens, à l'aube des siècles », traduction plus claire que « ses sorties depuis l'origine sont dès les jours d'éternité ». C'est la troisième caractéristique du Messie : il vient de chez Dieu, comme Saint Jean le disait « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu » (Jn 1,1). Si son existence dès l'origine est appelé une sortie, c'est qu'il sort de l'éternité de Dieu. C'est l'affirmation de la divinité du Messie, et la révélation que le Messie existait en Dieu avant la création du monde non seulement comme Fils de Dieu, mais aussi comme homme, ainsi que nous l'avons vu plusieurs fois en Jean et en Paul.

- v. 2 : « Après un temps de délaissement viendra un jour où », litt. « C'est pourquoi Dieu les donnera jusqu'au temps où ». Allusion à l'Exil où Dieu livrera les deux royaumes, Samarie et Jérusalem, jusqu'à la venue du Messie. Il ne s'agit donc pas seulement de l'Exil de 70 ans à Babylone, mais, comme nous l'avons vu au 1<sup>er</sup> Avent C, de toute la période d'après l'Exil à Babylone, où la plupart des exilés rapatriés sont retombés dans les péchés antérieurs et dans le refus de l'Économie nouvelle annoncée par les prophètes, et que découvrent un Petit Reste et les Pauvres de Yahvé, qui attendent l'Économie nouvelle dans la confiance en Dieu et la fidélité à la Loi. Si le prophète dit que, pendant tout ce temps qui se poursuit jusqu'à la naissance du Messie, Dieu livre ou délaisse Israël, alors qu'Israël a délaissé et rejeté Dieu, c'est parce que Dieu prend les choses en mains. Si Dieu avait laissé Israël s'exiler loin de lui et s'en était désintéressé, même les Pauvres de Yahvé seraient définitivement perdus. Mais Dieu a consacré cet Exil en envoyant tout Israël soit aux mains des Babyloniens, soit aux mains des Grecs, des Perses, des Romains, et ainsi l'Exil peut devenir un moyen de salut. Par cela nous découvrons que tout châtement de Dieu, accepté comme tel, est déjà le commencement du Salut. C'est ce que Dieu avait fait avec Adam et Ève après leur péché : Il est allé à eux et, dans le châtement qu'il a envoyé, il a promis un Sauveur.

« Enfantera celle qui doit enfanter ». Il s'agit de la Vierge Marie. Pourquoi la répétition du même terme « enfanter » ? N'est-il pas évident que toute femme qui enfante devait nécessairement « enfanter » ? Mais le prophète ne veut pas dire cela. Il veut dire que Dieu a choisi Marie de toute éternité pour enfanter son Messie, son Fils unique. De plus, il ne dit pas « la mère enfantera », mais « celle qui enfante enfantera », c.-à-d. qu'elle se retrouvera elle-même dans son enfant. Et comme « enfanter » s'applique toujours à la femme et non au mari, et qu'elle seule est ici signalée, Dieu est sous-entendu comme son époux et comme père du Messie. Jésus

aura seulement une mère sur terre, parce qu'il est de toute éternité le Fils engendré par le Père.

« Ceux de ses frères qui resteront rejoindront les enfants d'Israël ». Cette traduction pourrait faire penser que les exilés reviendront de Babylone vers les judéens restés en Palestine, mais ce n'est pas possible, car le texte vient de dire que cela se passera à la venue du Messie, et l'expression « les fils d'Israël » peut difficilement s'appliquer à ceux qui ne sont pas partis en Exil. Pour comprendre cette phrase sibylline, prenons l'interprétation de Saint Jérôme, et d'abord la bonne traduction. Littéralement on a : « Le reste de ses frères reviendront vers les fils d'Israël ». Et partons du sens de l'Exil, appelé ci-dessus « le temps du délaissement » [v. 2, ancien Lectionnaire] où Israël est livré aux Babyloniens, aux Perses, aux Grecs et aux Romains. Au sens religieux, ce temps du délaissement est une cassure d'avec le passé, un effondrement si profond que le lien des exilés avec leurs ancêtres est rompu : tous les juifs d'après la déportation et jusqu'au Christ n'ont plus l'esprit de Moïse et des Prophètes. D'où, d'une part les efforts d'Esdras, de Néhémie et de l'auteur des Chroniques, pour établir des généalogies, d'ailleurs non concordantes, et d'autre part les vains efforts d'Aggée, de Zacharie et surtout de Malachie, la réécriture par Esdras des textes sacrés perdus à Babylone, la refonte du culte et, déjà avec Ézéchiël, la création de synagogues, l'établissement du Sanhédrin et de nouvelles lois pour ajuster et maintenir la Loi de Moïse, tout cela dans le but de refaire le lien brisé avec l'époque d'avant la déportation à Babylone. Mais ce fut purement formel, et l'esprit de Moïse et des Prophètes ne fut pas retrouvé. C'est pourquoi Malachie, le dernier prophète, terminait son livre en disant qu'Élie devait venir avec le Messie pour « faire revenir le cœur des pères vers les fils et le cœur des fils vers les pères » (Ml 3,24 ; Eccli 48,10), ce que fera Jean Baptiste (Lc 1,17). Et Jean Baptiste pourra le faire, parce qu'il est éclairé par le Christ Jésus qui, comme Verbe de Dieu, connaissait le sens de la Loi et des Prophètes. Nous avons à peu près la même formule que Malachie en Ps 44,17 : « A la place des pères te viendront des fils ».

Nous pouvons maintenant comprendre la phrase de notre texte :

- « Le reste de ses frères ». Ses frères désignent les frères de Jésus, c.-à-d. ses contemporains, les juifs d'après l'Exil. Et « le reste » désigne les apôtres et ceux qui ont cru en Jésus : c'est le Petit Reste dont parlent les prophètes.
- « Les fils d'Israël » désignent les Patriarches et les Prophètes ainsi que tous ceux d'avant l'Exil de Babylone qui ont été fidèles à Dieu et méritent vraiment d'être appelés « fils d'Israël », sachant « le sens de la Loi ».

La formule de Michée a donc été reprise par Malachie, mais elle est plus complète que celle de Malachie. Aussi allons-nous l'examiner en nous servant du tableau suivant :

Jésus	Le reste de ses frères	reviendront	vers les douze fils d'Israël
Sur terre	Les disciples	Lc 24,25-27,45 ; He 11	Patriarches et Prophètes
Dans l'Église	Les chrétiens	Ac 2,42-47 ; Eph 2,19-22	Les douze apôtres
A la Parousie	Nations et Israël	Rm 11,25-27 ; Ap 7	Les élus du Ciel

- La marge indique trois niveaux de la manifestation du Christ : vie publique, dans l'Église, à la Parousie.
- La 1<sup>ère</sup> colonne indique « le reste de ses frères ». D'abord ce furent les disciples de Jésus, surtout les apôtres, et après la résurrection, les cent vingt frères réunis au Cénacle et les cinq cents frères auxquels Jésus apparut (1 Cor 15,6). Puis, dans l'Église, ce sont les chrétiens, juifs et païens, convertis au Christ et restés fidèles. Enfin à la Parousie, ce sont tous les païens et les juifs qui croiront au Christ et seront sauvés.

- c) La 3<sup>ème</sup> colonne indique « les fils d'Israël » qui ont le vrai sens de la Parole de Dieu et qui en vivent. D'abord ce sont les patriarches, les prophètes et tous ceux du peuple d'avant l'Exil, comme Abel, Noé, Josué, Gédéon, David. Les disciples avaient perdu le sens de la Loi et des Prophètes, et ils l'ont retrouvé par Jésus. Ensuite ce sont les apôtres après la Pentecôte ; ils sont douze parce qu'ils représentent et doivent juger les douze tribus d'Israël. Les chrétiens sont entrés dans l'enseignement des apôtres par la grâce de l'Esprit du Christ. Enfin, au niveau de la Parousie, ce sont les saints du Ciel qui connaissent et vivent parfaitement la Révélation contenue dans le Christ. Les nations qui ignoraient le Christ et Israël qui l'avait rejeté se convertiront et comprendront comme les élus du Ciel.
- d) La 2<sup>ème</sup> colonne renvoie à deux des nombreux textes qui se rapportent à chacun des trois niveaux. « Ils reviendront » signifie donc « ils se convertiront et adhéreront » : les disciples à la suite des Patriarches et des Prophètes, les chrétiens à la suite des Apôtres, les nations et Israël à la vie des élus du Ciel.

Tel est le sens de « Le reste de ses frères reviendront vers les fils d'Israël » : Tous ceux qui croiront en Jésus-Christ retrouveront le vrai sens de la Révélation que le Verbe de Dieu avait donnée à Israël. Ainsi le Plan de Dieu révélé à Israël a été mal ou insuffisamment compris dans l'Ancien Testament, et est maintenant compris et réalisé par Jésus et son Église dans le Nouveau Testament. L'Ancien Testament ne se comprend correctement que par le Nouveau.

- v. 3 : « Il se dressera », littéralement « il se tiendra debout », attitude du serviteur : עֲמָדָא, ἵστημι, se tenir debout. Le Messie sera un parfait serviteur de Dieu faisant parfaitement la volonté divine. « Et il sera leur pasteur », déjà durant sa vie publique, mais pleinement après sa Résurrection et dans l'Église. Il le fera « par la puissance du Seigneur », c.-à-d. par le Saint-Esprit, « et par la majesté du Nom du Seigneur son Dieu », c.-à-d. par la résurrection, où il reçoit le Nom et donc l'autorité de son Père. Alors « ils vivront en sécurité » : les membres de l'Église seront en effet en butte à l'hostilité des forces du mal dans le monde où ils vivront, mais leur confiance dans le Christ Seigneur les préservera de toutes défaillances. « Car désormais sa puissance s'étendra », littéralement « car maintenant il grandira », c.-à-d. qu'il aura la grandeur et l'exaltation « jusqu'aux extrémités de la terre ». Il s'agit de la mission de l'Église que le Christ accomplira par elle dans le monde, faisant passer les hommes de cette terre de l'Exil terrestre au Royaume céleste.
- v. 4a : « Et lui-même sera la paix ». Le Christ ne donne pas seulement la paix entre Dieu et les hommes, et entre les hommes, il est la paix, de même qu'il n'établit pas seulement la nouvelle Alliance mais qu'il est la nouvelle Alliance, parce qu'il est Dieu et homme, et les unit en sa Personne divine. C'est ainsi, dans l'union au Christ, que tous trouveront la paix. Cette expression a été reprise par Paul en Eph 2,14 (16<sup>e</sup> Ordinaire B. p.5).

## Conclusion

Pas une seule fois il n'est question de la Loi ou de Moïse. On ne trouve d'ailleurs dans tout Michée qu'une seule fois le terme de « Loi », et c'est pour désigner la Loi nouvelle, l'Évangile ; c'est en Mi 4,1-3, dans un texte identique à celui d'Is 2,2-4. La Loi en effet avait été donnée à Moïse et à Israël en liaison expresse avec la délivrance d'Égypte faite selon la promesse de Dieu aux patriarches (Ex 3,13-16), et elle avait été réhabilitée par les Prophètes comme préparation à l'Évangile. Mais personne, dit Michée dans son livre, n'en connaît déjà plus le sens véritable et tous enfreignent le Décalogue. Après avoir annoncé l'Exil, où seront manifestées la privation de Dieu et la mort de la Loi, Michée prédit d'abord la naissance du Messie à Bethléem

par celle qui, de toute éternité, doit l'enfanter, et ensuite sa mission de former un nouveau peuple dont il sera le Pasteur et la Paix selon le Plan de Salut. Le Messie en effet sera tout : homme de Juda et Fils de Dieu, exilé avec sa mère en Juda exilé, redonnant le vrai sens du Plan de Dieu et l'accomplissant, refaisant le peuple de Dieu ébauché par les patriarches et les prophètes et réalisé dans l'Église universelle, le menant paître avec la puissance de Dieu et grandissant jusqu'aux extrémités de la terre. Ainsi, en cascade et en trois versets, le Christ Jésus descend du ciel, passe par Bethléem et Marie, fait l'Église [à partir] du reste de ses frères, et manifeste avec elle la grandeur de Dieu jusqu'au bout du monde.

Si le Christ est né dans l'état d'Exil où gisaient tous les hommes, et s'il a vécu leur Exil durant sa vie terrestre et continue de le vivre par son Esprit Saint dans l'Église, il ne nous est plus possible d'envisager la vie chrétienne autrement que comme un Exil qu'il partage avec nous, ni d'envisager l'Église autrement que « le Reste de ses frères ». Ce terme « Reste », souvent annoncé par les Prophètes, désigne toujours le petit troupeau de Dieu en Exil. L'Exil se révèle donc être le milieu où le Plan de Dieu s'accomplit. Or l'Exil, avons-nous vu, est le châtement du Pêché, celui d'Adam et de tous les hommes d'Israël et de l'Église. Un nouvel aspect de l'Exil est aussi révélé : les châtements de Dieu sont des bienfaits de Dieu. Parce que l'homme est pécheur et ne comprend pas les actions de Dieu, parce qu'il est recroquevillé sur lui-même et cherche un bien charnel et périssable, il n'envisage les malheurs et les souffrances que comme un détriment et une catastrophe pour lui. Pire encore, ceux qui ont été délivrés du péché et qui prétendent connaître Dieu, qui ont été ouverts par la grâce du Christ à la pleine clarté sur tout, et qui disent vouloir les biens éternels et impérissables, ceux-là, les baptisés, les enfants de Dieu, les amis du Christ, les temples du Saint-Esprit, récriminent et se révoltent quand on leur parle des châtements et de la colère de Dieu. Bien qu'ils soient chrétiens, ils vivent selon l'esprit du monde, c.-à-d. sont retournés à l'état de pécheur que je viens de décrire ; ils se servent même de la parole du Christ pour récriminer. En effet, parce qu'un des textes, parlant de la colère de Dieu dans le Nouveau Testament, dit, au futur encore, que « justifiés par le sang du Christ, nous serons sauvés par lui de la colère » (Rm 5,9), ils en déduisent que la colère de Dieu n'existe plus et qu'on n'a plus le droit d'en parler ni de parler du châtement de Dieu. Mais, en vérité, en sachant ce qu'est l'Exil, le grand châtement dont Dieu se sert pour sauver, nous comprenons que tous les autres châtements qui en sont la manifestation, sont nécessaires pour être sauvés. Il est écrit : « Celui qui aime le Seigneur, il [le Seigneur] le corrige, et il châtie tout fils qui lui plaît » (He 12,6). Si Dieu avait laissé les hommes dans le péché sans les châtier, les hommes auraient été damnés et malheureux éternellement, et Dieu aurait montré qu'il n'aimait pas les hommes. En les châtant au contraire, il révèle qu'il s'occupe d'eux, qu'il entreprend de les sauver, qu'il les aime. Regardons comment Jésus a vécu notre Exil-châtement, et nous comprendrons que les châtements de Dieu sont de grands bienfaits.

### Épître : Hébreux 10,5-10

#### I. Contexte

Dans la première partie de cette lettre, Paul a exposé le sacerdoce éternel du Christ. Ce sacerdoce est unique et céleste, parce que le Christ est le Fils de Dieu (1-2), qu'il accomplit le Plan de Dieu (3-4), et qu'il est le grand prêtre figuré par Melchisédech et annoncé par Aaron (5-7). Dans la deuxième partie, il parle du sacrifice éternel du Christ. Comme son sacerdoce, son sacrifice est unique et céleste, d'abord parce qu'il est le Médiateur parfait de la Nouvelle Alliance annoncée par Jérémie. Moïse et Aaron étaient des médiateurs par convention, pour que l'on sache que l'homme ne peut communiquer directement avec Dieu inaccessible et que son désir de communiquer avec Lui est cependant agréé par Dieu qui veut se rendre proche. Moïse et Aaron avaient seulement la fonction de médiateur, et non l'être, car ils n'étaient que des hommes. Le Christ, au contraire, est à la fois Dieu et homme, et par conséquent unit parfaitement Dieu et l'homme en sa Personne. En se faisant homme, le Fils de Dieu se rend comme étranger à son Père

parce que c'est notre humanité pécheresse, faible et mortelle qu'il a assumée. Mais par son sacrifice son humanité meurt à son imperfection, et par sa résurrection elle est divinisée par le Fils de Dieu qui retourne et monte chez son Père. Ainsi, par son humanité glorifiée, le Fils de Dieu est à la fois à notre niveau et au niveau de Dieu. En adhérant au Christ par la foi et la grâce, les hommes peuvent être unis au Fils de Dieu qui peut les mener chez le Père.

La fin du chapitre 9, que nous avons vue au 32<sup>ème</sup> Ordinaire B, disait que le sacrifice du Christ, réalisé par l'effusion de son propre sang sur terre, demeurerait dans le Ciel par son Ascension comme intercession pour nous auprès du Père, et par là annonçait sa Parousie. Ayant ainsi montré que le sacrifice du Christ répond à tous les exigences de Dieu et à tous les besoins de l'homme, Paul, aux chapitres 10-11, révèle comment ce sacrifice du Christ nous sauve et comment nous avons à y participer. Juste avant notre texte, il dit que les sacrifices mosaïques sont impuissants à enlever les péchés. Bien qu'ils soient offerts pour les péchés, ils ne rendent pas parfaits devant Dieu, sinon ils auraient cessé. Le fait qu'il faut chaque année en faire de nouveaux pour des péchés, qui recommencent à être commis, prouve qu'ils sont incapables de sauver. C'est que le sang des boucs et des taureaux, c.-à-d. les substituts de l'homme pécheur, montre comment seul le sacrifice du Christ peut remédier à cet état déplorable.

## II. Texte

### 1) Annonce prophétique de l'offrande du Christ selon la volonté de Dieu (v. 5-7)

- v. 5 : « En entrant dans le monde, le Christ dit ». Après avoir montré la nécessité de la rémission des péchés, Paul rappelle que, longtemps à l'avance, Dieu avait annoncé comment il voulait que les péchés soient remis. Cette annonce se trouve dans le Ps 40(39),7-9 qu'il applique au Christ, « entrant dans le monde ». Remarquons, comme Paul le dit dans d'autres textes, que le Christ était déjà dans le Ciel avant son Incarnation, non seulement comme Fils de Dieu mais aussi comme Fils de l'Homme, puisqu'il dit « le Christ entrant dans le monde ». Or, à son Incarnation, le Christ a repris un texte de David s'adressant à Dieu. Ce n'est pas seulement parce que le Christ a repris ce texte à son compte, c'est aussi parce qu'étant le Verbe de Dieu, il a parlé par David. Nous devons donc voir comment David a compris qu'il parlait au nom du Christ. Il l'a compris à propos de ce qu'il dit deux fois : la volonté de Dieu, ce que Paul a bien perçu, puisque dans la deuxième partie il le dira trois fois. Pourquoi donc David fait-il appel à la volonté de Dieu ? D'abord, ce Psaume d'espérance rappelle que Dieu fit d'innombrables merveilles pour lui, et le poussa à les publier. Regardons ensuite le texte.

« Tu n'as pas voulu de sacrifices ni d'offrandes ». Comment David a-t-il perçu ce qui ne correspondait plus à la volonté de Dieu, les sacrifices qu'il avait pourtant voulus ? Il l'a perçu, parce que lui-même a toujours fait la volonté de Dieu. C'est en effet en faisant la volonté de Dieu que l'homme juste est sensibilisé aux futures volontés de Dieu. Or, depuis son enfance, David a cherché et trouvé la volonté de Dieu : tout méprisé qu'il était, il a accepté d'être oint roi par Samuel ; il a servi Saül qui le haïssait ; il l'a aimé jusqu'à l'épargner parce qu'il était le oint du Seigneur ; pour toutes ses démarches il a consulté Dieu ; et même pour son désir refusé par Dieu de construire un temple, il avait interrogé le prophète Nathan. Il a commis le péché, mais il s'est repenti et, chose extraordinaire, Dieu lui a pardonné, ce qu'il n'avait pas fait pour Saül ni même pour Moïse qui avait désiré entrer en Terre Promise. Au fond David n'a été qu'un instrument fidèle par lequel Dieu accomplissait sa volonté. Aussi, quand Dieu lui révèle qu'il ne veut plus de sacrifices, David, qui connaissait le sens du sacrifice, à savoir le signe de l'offrande de lui-même, comprend qu'il doit offrir son corps, tout lui-même. Mais comment son corps serait-il agréé par Dieu puisqu'il a

péché ? Il songe alors au fils que Dieu lui a promis et qui aurait un règne éternel de par la volonté de Dieu, c.-à-d. au Messie qui serait sans péché. Comme ce fils lui sera conforme, faisant parfaitement la volonté de Dieu, David parle en son nom et dit qu'il offrira son corps à la place des holocaustes et des sacrifices.

« Tu m'as fait un corps », littéralement c'est plus précis : « tu m'as arrangé un corps ». Le terme « arranger, καταρτίζω, signifie disposer, agencer, coordonner, ajuster les éléments d'un tout en le conformant à ce qu'on veut qu'il soit. Dieu a fait l'homme de telle façon qu'il s'offre tout entier à Lui. A cause du péché qui le dérégla, l'homme connaissait et faisait mal cette volonté de Dieu, il y mettait des limites et des déviations, il en faisait le fruit de sa propre volonté. Par la Loi, et par de multiples lois pour différentes circonstances et d'abord pour ôter les péchés qui empêchent l'offrande, Dieu corrigeait et orientait l'homme vers sa volonté d'une offrande de lui-même ; mais ces lois étaient extérieures à lui et n'enlevaient pas les péchés. Il fallait donc un homme sans péché qui fut constitué de telle façon qu'il connaisse et s'offre comme Dieu voulait qu'il le soit. En assumant son humanité, le Fils de Dieu avait un corps parfaitement conforme à la volonté de Dieu.

- v. 6 : « Tu n'as pas accepté les holocaustes ni les expiations pour le péché », littéralement « tu ne t'y es pas plu ». Dieu les acceptait puisqu'il les avait concédés, mais ces sacrifices ne lui plaisaient pas parce qu'ils n'avaient pas la qualité de l'offrande du corps du Christ. Ce terme « plaire, εὐδοκέω » est celui que le Père emploie pour désigner la joie que lui procure son Fils à son baptême et à sa Transfiguration (Mt 3,17 ; 17,5). David dit ici plus qu'au verset précédent : non seulement Dieu ne voulait plus ces sacrifices parce qu'il ne correspondait pas à l'offrande de l'homme qu'il voulait, mais encore Dieu n'y voyait rien qui lui plaise, parce qu'ils représentaient l'homme pécheur et non le corps sans péché de son Fils bien aimé.
- v. 7 : « Alors j'ai dit : Me voici, je suis venu ». C'est le Christ qui parle par la bouche de David (Cfr Ps 40,8) et c'est donc l'offrande du Christ que Dieu voulait et qui lui était agréable. Par conséquent aucun sacrifice des hommes n'était valable. « Pour faire, ô Dieu, ta volonté ». Cette insistance sur la volonté de Dieu ne signifie pas seulement que Dieu voulait le sacrifice du Christ de toute éternité, que les holocaustes ne correspondaient pas à sa volonté, et que le Christ et donc les hommes acceptent librement de faire la volonté divine ; elle signifie que cette volonté de Dieu surpasse tous les autres motifs qui justifient le sacrifice du Christ, comme enlever les péchés, être parfait, être conforme à l'homme que Dieu a fait. On peut trouver des motifs de plus en plus élevés pour mieux comprendre pourquoi Dieu a envoyé son Fils et, tout au début, pourquoi il a créé le monde, mais tous aboutissent au motif suprême qu'on ne peut dépasser : la volonté de Dieu, comme on le voit dans un autre texte (Rm 9,18).

« Car c'est bien de moi que parle l'Écriture ». Le Lectionnaire a omis, juste avant : « dans l'entête du livre », qui fait difficulté. Dans ce livre, Augustin voit les Psaumes, et Jérôme la Genèse. Peut-être Paul veut-il dire « le sommet des Écritures », c.-à-d. le motif suprême qui a engendré les Écritures, et qui n'est autre que cette volonté de Dieu. Quoi qu'il en soit, et comme le traduit le Lectionnaire, les Écritures, c.-à-d. l'Ancien Testament parle du Christ, et du Christ qui vient de chez Dieu. Jésus dira la même chose aux disciples d'Emmaüs (Lc 24,27) et aux Onze (Lc 24,44).

## 2) Participation à la volonté de Dieu par l'offrande du Christ (v. 8-10)

- v.8 : « Le Christ commence donc par dire ». Paul reprend le texte du Psaume qu'il vient de citer, pour l'interpréter en séparant nettement ce que Dieu ne voulait pas et ce que Christ a dit conformément à la volonté de Dieu. Ce faisant, il accentue l'opposition de l'Ancien Testament et du Nouveau Testament et, en même temps, tire l'Ancien Testament vers le Nouveau. Ce que le Christ dit d'abord, c'est « Tu n'as voulu ni accepté (ou agréé) les sacrifices, les offrandes, les holocaustes et les expiations pour le péché ». Paul unifie volonté et plaisir de Dieu, puis les quatre sortes d'oblation (auxquelles il faut peut-être ramener tout ce qui doit être offert pour les péchés), sans doute pour signifier que ce Psaume est dit par le Christ, qui unifie les Écritures et qui y voit une ébauche de son sacrifice. « Que la Loi prescrit d'offrir », littéralement « lesquels sont offerts selon la Loi ». Cette phrase révèle le respect de Paul pour la Loi. Celle-ci venant de Dieu, il fallait, dans l'Ancien Testament, offrir les sacrifices d'Aaron. J'ai dit plus haut pourquoi : ils disposaient à accepter le sacrifice du Christ.
- v. 9 : « Puis il déclare », mais littéralement il manque l'opposition contenue dans « alors il dit ». Ce « alors, τότε » prépare ce qui suit : conséquente la venue du Christ dans le monde, qui rend inutiles les sacrifices de la Loi. « Me voici, je viens pour faire ta volonté ». Cette venue du Christ faisant la volonté de Dieu éclipse tout ce qui ne la concerne pas, et donc son sacrifice remplace tous les sacrifices depuis celui d'Abel jusqu'à ceux offerts encore dans le temple au moment où l'Apôtre écrit. Mais l'interprétation de Paul va encore plus loin et donne un sens plus précis : « Il supprime l'ancien culte », littéralement « le premier point », c.-à-d. la première partie du Psaume, « pour établir le nouveau », littéralement « pour mettre debout le deuxième ». Le Lectionnaire donne la conséquence claire et fondamentale : le remplacement de l'Économie ancienne par l'Économie nouvelle. Le terme « mettre debout, ἵστημι, est significatif ; c'est le même mot que dans la première lecture « il se dressera » (Mi 5,3). Il signifie que le culte nouveau existait déjà dans l'Économie ancienne, non pas en fait, mais dans la volonté de Dieu, et qu'il était caché, inutile, humilié sous le culte ancien. Dieu songeait dès l'éternité à l'Incarnation de son Fils, mais, comme il voulait la préparer par l'Économie ancienne, la nouvelle Économie était suspendue, mise en réserve, cachée, inefficace. Mais dès que la venue du Christ supprime l'ancienne Économie, la nouvelle se met debout et exerce son service pour faire triompher la volonté et le bon plaisir de Dieu.
- v. 10 : « C'est par cette volonté de Dieu que nous sommes sanctifiés », traduction moins juste que « C'est dans cette volonté de Dieu ... ». Dieu nous a sanctifiés en nous plaçant dans sa volonté, c.-à-d. en nous rendant capable d'entrer dans la volonté de Dieu et de vivre nous-mêmes de cette volonté divine. Et cela, « grâce à (ou par) l'offrande du corps de Jésus-Christ ». Le corps du Christ, c'est d'abord son corps physique, mais c'est aussi son prolongement et son développement, son Corps mystique, l'Église. En unissant l'offrande de notre corps à celle du Christ offerte par l'Église, nous sommes sanctifiés par le Saint-Esprit dans la volonté de Dieu. Remarquons de nouveau l'importance suprême de la volonté de Dieu qui contient tout ce qui s'ensuit, et la nécessité de Jésus-Christ pour entrer dans cette volonté. Et, comme l'offrande du Christ a été faite « une fois pour toutes », c.-à-d. parfaitement et définitivement, c'est à elle seule que nous devons recourir.

### Conclusion

En reprenant un passage du Psaume 40(39), psaume de David parlant du Messie, Paul montre que le culte selon la Loi devait disparaître et a, en fait, disparu par le sacrifice du corps du



Christ qui remet les péchés. Tout le monde savait que la Loi enfermait la promesse du Salut, puisque ce Salut devait venir par le Messie. En saine logique, les lois sur les holocaustes et les sacrifices emprisonnaient et cachaient la promesse du sacrifice du Messie. Quand donc Celui qui doit gouverner Israël, et qui était dès l'origine et dès les jours d'éternité, et qui est le Messie, la Promesse et le Sauveur, quand donc celui-ci vint prendre, de celle qui devait l'enfanter, un corps d'homme dans la Loi, il brisa l'écorce de la Loi et en fit sortir son sacrifice salutaire, accomplissant ainsi la volonté de Dieu. Avant sa venue, dans l'Économie ancienne, pour chaque acte de l'homme, pour chaque sacrifice de la Loi, Dieu disait : ce n'est pas conforme à ma volonté, et cela inlassablement jusqu'aux jours de l'Exil, où le Petit Reste puis les Pauvres de Yahvé avaient fini par comprendre et répondaient : « Eh bien ! Seigneur, si nous faisons tout si mal, toi, viens le faire ». Et c'est ce que Dieu a fait : le Père a envoyé son Fils unique dans le monde, lui a adapté un corps apte à faire sa volonté, et le Fils fait homme s'est offert parfaitement selon la volonté et le bon plaisir du Père. Donc il s'agit non plus de la Loi qui pousse l'homme, mais de Dieu fait homme qui sauve l'homme, non plus des sacrifices qui signalent seulement les péchés, mais de l'immolation du Christ qui enlève les péchés. Telle est la volonté de Dieu que la Loi, interprétée par le prophète David, annonçait sans la réaliser, et que le Christ Jésus a faite. Le Christ est le seul qui a pu dépasser la Loi et le judaïsme par son sacrifice de la Croix, il est le premier à n'être plus pour la Loi mais pour Dieu seul. A nous donc d'être unis au corps de Jésus-Christ pour être sanctifiés par lui dans la volonté de Dieu.

Écrivant aux Hébreux convertis, qui avaient appris que le sacrifice du Christ remplaçait les sacrifices lévites, mais qui voyaient ces sacrifices lévites encore offerts dans le temple et qui se demandaient si Dieu voulait bien le sacrifice total de Jésus, Paul leur fait remarquer combien ils ne connaissent même plus la volonté de Dieu, car David, parmi les prophètes, avait annoncé que Dieu voulait les supprimer. Comme nous l'avons vu, depuis l'Exil à Babylone les juifs n'ont plus jamais compris le vrai sens de la Loi : ils aspiraient en effet dès leur retour de Babylone à retrouver et à revivre un passé dont ils avaient perdu l'esprit. Seul le Petit Reste des Pauvres de Yahvé avait compris leur incapacité due à l'Exil, et ils cherchaient à approfondir le sens de l'Exil que Dieu voulait partout où ils étaient. Ils y ont vu, avec une grande clarté, que l'Exil est une importante disposition de Dieu pour les mener au Christ qui renouvelle tout. Il en est de même de nous : nous ne devons pas retrouver notre ancienne façon de vivre en chrétien, mais aspirer au renouvellement de notre vie chrétienne actuelle par la venue du Christ, à la Noël.

### Évangile : Luc 1,39-45

#### I. Contexte

Après l'annonce de Jean-Baptiste, faite à Zacharie qui, par son manque de foi, devient muet, et sa réalisation par la grossesse d'Élisabeth qui se réjouit de ce que le Seigneur a ôté son opprobre, venait l'annonce de Jésus, faite à Marie qui croit et accepte, et qui est aussitôt réalisée en elle, sans que Luc le signale, parce que l'Incarnation est indicible. Vient immédiatement notre texte, la visite de Marie à Élisabeth, où ont lieu la rencontre visible des deux femmes et la rencontre invisible mais signifiée de leurs enfants. La visitation joint ainsi la réalisation des deux annonces ; elle est suivie du Magnificat que l'on a en lecture à l'Assomption. Le parallèle entre l'annonciation à Zacharie et l'annonciation à Marie se retrouve, après le Magnificat, entre la naissance et la circoncision de Jean-Baptiste d'une part, et la naissance et la circoncision de Jésus d'autre part.

Dans notre texte il y a aussi un parallèle entre les deux mères et entre les deux enfants, mais il y a surtout une corrélation entre l'enfant de Marie et l'enfant d'Élisabeth, une sorte d'appel mutuel des deux, le premier ordonné au deuxième puis le deuxième répondant au premier. Plus précisément encore il y a un chassé-croisé complexe de paroles, d'influences, d'actions, de conséquences entre les quatre personnages et même un cinquième, le Saint-Esprit.

Mais ce chassé-croisé est assez facile à démêler, parce qu'il suit une ligne directrice que l'on peut résumer ainsi : elle va de Jésus à Marie, de Marie à Élisabeth, d'Élisabeth à Jean-Baptiste, puis de Jean-Baptiste à Élisabeth, d'Élisabeth à Marie, et de Marie à Jésus dans son Magnificat.

## II. Texte

### 1) Sanctification de Jean-Baptiste par Jésus (v. 39-41)

- v. 39 : « En ces jours-là », c.-à-d. dans ceux qui suivent l'Annonciation à Marie. Celle-ci a un lien intime avec la Visitation : l'Ange avait parlé d'Élisabeth à Marie pour lui faire connaître que l'Incarnation, chose impossible à la nature, n'est pas impossible à Dieu. Ainsi Élisabeth vieille et stérile comme Sarah a conçu Jean-Baptiste et le porte depuis six mois : comme la conception de Jésus est un miracle, l'Incarnation le sera aussi. Mais il y a un autre motif pour lequel l'Ange parle d'Élisabeth à Marie : c'est qu'elle doit accepter tout de suite d'être la mère du Messie, fils de David. Ainsi :
  - a) Puisque le Précurseur, le nouvel Élie est là, c'est que le Messie doit venir.
  - b) Le Messie doit être conçu avant que Jean ne naisse.
  - c) Comme l'Ange fait allusion, à propos d'Élisabeth, à Sarah qui reçoit la promesse d'avoir Isaac, figure de Jésus qui est la Promesse, la présence du Précurseur signifie que le temps de la réalisation de la Promesse [faite à Abraham] est arrivé.
  - d) Il y a un lien, supérieur à la parenté, entre Élisabeth et Marie, à cause du lien qu'il y a entre Jean-Baptiste et Jésus, et ce lien doit être réalisé. Et donc, il y a un troisième motif : comme Dieu a voulu lier les destinées de Jésus et de Jean, il faut que cette volonté de Dieu se fasse par la rencontre de Marie et d'Élisabeth. Marie est ainsi invitée à aller visiter Élisabeth.

« Se levant » (omis), [ἀνίστημι] terme employé pour la résurrection. Tout l'être de Marie est rempli du Verbe de Dieu, son âme par sa foi obéissante, et son corps par l'opération du Saint-Esprit : moralement morte à la chair, elle ressuscite à la vie de Dieu. « Elle se met en route » plutôt « elle s'avance en hâte », c.-à-d. que, poussée par le Saint-Esprit et les paroles entendues, elle part alerter Jean de la venue de Jésus, comme elle fut alertée par la venue de Jean.

« Vers une ville de la montagne de Judée », mais littéralement c'est plus relevé : « vers une contrée montagnueuse » d'abord, c.-à-d. vers un région plus élevée que la Galilée, vers les hauteurs où l'on perçoit les choses divines ; et, est-il ajouté : « vers une ville de Juda », « ville » désignant une grande agglomérations de gens influençant les environs et leur imposant sa façon de vivre, et « Juda » étant la tribu restante qui a gardé intact la Loi et les Prophètes. Géographiquement, on ne sait quelle est cette ville ; si c'est Hébron, il a fallu à Marie quatre à cinq jours de marche. Ainsi l'Incarnation a eu lieu loin de Jérusalem, en Galilée paganisée, dans une ville méprisée par les judéens (Nazareth v. 26), au sein d'une contrée où Jésus accomplit la plus grande partie de sa mission, et où il construira son Église, si bien que les Apôtres seront appelés « Galiléens » (Ac 2,7). Jean-Baptiste prêchera aussi loin de Jérusalem, dans le désert. Tout cela fait songer à l'absence de Dieu, à l'Exil où gît le monde entier. Jean cependant est conçu et naîtra en Juda, parce qu'il résume l'Ancien Testament et doit permettre au Verbe incarné de récupérer le Plan de Dieu que Juda a gardé dans ses écrits.

- v. 40 : « Elle entre dans la maison de Zacharie », mais c'est seulement Élisabeth qu'elle trouve. La rencontre des deux femmes représente celle de l'ancien Israël à bout de rouleau, d'où sortira à cause du Christ, la lampe de Jean-Baptiste, et bientôt le nouvel Israël, d'où sortira la lumière du monde, Jésus. Nous avons donc la rencontre de

l'Ancien Testament et du Nouveau Testament dans la situation où se trouvent tous les hommes, l'Exil, mais où se trouvent aussi le Sauveur et son Précurseur.

« Et elle salua Élisabeth ». Saluer, ἀσπάζομαι, signifie souhaiter à un autre ce que Dieu a fait pour soi-même. Si donc Marie salue la première, ce n'est pas seulement parce qu'elle est la plus jeune, c'est surtout parce qu'elle porte en elle le Verbe incarné, le Messie. Cette salutation, nous n'en connaissons pas le contenu, mais nous pouvons le supposer : ce doit sans doute être « la paix soit avec toi » (Sg 6,23 ; 2 R 5,19), mais dans cette paix que les circonstances se chargent d'indiquer, que pouvait-elle souhaiter de mieux que la bénédiction du Verbe incarné qu'elle portait ? Nous rejoignons ainsi la première lecture où le Messie est dit « être la paix ».

- v. 41 : Ceci se confirme par ce qu'éprouve Élisabeth : « L'enfant tressaille d'allégresse au-dedans de moi » (ici et au v. 44). C'est la sanctification de Jean-Baptiste. Or cette sanctification ne peut être produite que par le Christ et non par Marie, et par le Saint-Esprit, comme l'Ange l'avait annoncé à Zacharie (v. 15). Mais si Jésus donne le Saint-Esprit à Jean par Marie, il ne lui donne pas par Élisabeth qui est surprise du tressaillement de son enfant sanctifié.

« Et Élisabeth fut remplie de l'Esprit Saint ». Par le terme « Alors » au lieu de « Et », le Lectionnaire [à savoir le précédent, mais aussi l'actuel], rattache fortement cette phrase au verset suivant qui, en fait, commence par « Et ». Il est bien sûr qu'Élisabeth s'écrie et bénit Marie par le Saint Esprit, - c'est la ponctuation que donne, semble-t-il, la Néo-Vulgate mais non la Vulgate Clémentine -, mais on ne peut pas la séparer de la phrase précédente ; je pense même que c'est mieux, comme l'indique la division des versets : c'est lorsque Jean sanctifié tressaille qu'Élisabeth est remplie du Saint-Esprit. Le Lectionnaire fait aussi le lien avec ce qui précède par le terme « alors » qui exprime une conséquence. Une meilleure traduction serait : « l'enfant tressaillit en elle, et Élisabeth fut remplie du Saint-Esprit ; alors elle s'écria ». Un sens important en découle. J'ai dit plus haut qu'Élisabeth représente l'Israël ancien, l'Économie ancienne. A cause de Jean sanctifié par le Saint-Esprit, l'Ancien Testament, qui est à son déclin, est récupéré par Jean le Précurseur. S'il n'y avait pas eu Jean Baptiste, l'Ancien Testament n'aurait plus eu aucune valeur et devait être rejeté, mais à cause de Jean, l'Ancien Testament se réveille et par lui s'oriente vers le Messie dans un ardent désir de sa venue. Mais c'est bien entendu, à cause de Jésus qui sanctifie Jean-Baptiste que celui-ci peut récupérer l'Ancien Testament et le passer à Jésus qui va l'accomplir. Voilà ① pourquoi le sens véritable de l'Ancien Testament est le sens christique, c.-à-d. le Nouveau Testament, et pourquoi l'Église reprend l'Ancien Testament non seulement comme l'annonce du Christ, mais aussi comme contenant le Christ d'une façon cachée, ainsi qu'on l'a vu dans la deuxième lecture, et ③ pourquoi aussi nous devons lire l'Ancien Testament en y trouvant le Christ, par ex. : dans l'agneau pascal des juifs est caché l'Agneau véritable de Dieu comme Jean le dira plus tard.

L'état des personnages, commençant par la salutation de Marie, est le suivant :

- a) Marie, pleine de la vie du Verbe incarné, non pas bénit mais salue Élisabeth, c.-à-d. souhaite que son enfant, qui est la paix, bénisse Élisabeth par le Saint-Esprit.
- b) Jésus, par la salutation de Marie qu'Élisabeth accueille, sanctifie, dans l'action du Saint-Esprit, Jean qui devient son prophète et précurseur.
- c) Élisabeth, en accueillant la salutation de Marie, permet à Jésus de sanctifier Jean qui en informe sa mère par son tressaillement de joie.
- d) Jean par son tressaillement manifeste à sa mère la présence du Saint-Esprit qui la remplit aussitôt de lui-même pour inciter Élisabeth à répondre à Marie.

- e) Élisabeth, remplie du Saint-Esprit que Jean a reçu, se sent poussée à répondre à la salutation de Marie, et va bientôt la déclarer bénie par Jésus.
- f) Le Saint-Esprit, qui se manifeste seulement à Élisabeth par le tressaillement de Jean, communique, par la salutation de Marie et dans l'accueil d'Élisabeth, la sainteté de Jésus à Jean que le Saint-Esprit remplit de sa présence ; et il met Jean, qui se réjouit de l'entendre, en communication avec Jésus par Élisabeth, que lui, le Saint-Esprit remplit aussi de lui-même, et qu'il pousse à proclamer Marie bénie et bienheureuse.

Si nous appliquons tout cela aux deux Testaments, c.-à-d. à l'Économie ancienne représentée par Élisabeth et à l'Économie nouvelle représentée par Marie, nous pouvons dire que tout part de Jésus et revient à Jésus de la façon suivante : Par l'action invisible du Saint-Esprit, Jésus le Christ, présent dans l'Économie nouvelle qui salue l'Économie ancienne prête à l'accueillir, sanctifie en celle-ci la Loi et les Prophètes qui tressaillent d'allégresse en entendant la voix de Jésus ; et la Loi et les Prophètes qui sont devenus précurseurs de Jésus manifestent visiblement par cette allégresse la présence du Saint-Esprit dans l'Économie ancienne qui proclame bénie l'Économie nouvelle à cause de Jésus-Christ le Béni.

## 2) Bénédition de Marie et de Jésus par Élisabeth (v. 42-45)

- v. 42 : « Elle s'écria d'une voix forte ». Poussée par le Saint-Esprit, Élisabeth va bénir (dans le sens de déclarer béni). Cette déclaration faite à Marie par Élisabeth, chante ① la grandeur de Marie à cause de Jésus le Béni qui l'a bénie, l'éminente faveur qu'elle-même et Jean ont reçue, et ③ la béatitude de Marie à cause de sa foi. Dans ces quatre versets, Marie est placée en tête par Élisabeth qui place en deuxième lieu Jésus, puis elle-même et Jean, bien que nous sachions que tout vient du Verbe incarné. C'est qu'Élisabeth répond à la salutation de Marie. Le Salut, le Sauveur est manifesté différemment par les deux femmes, par Marie qui l'enfante et le chantera dans son Magnificat, et par Élisabeth qui le chante ici et en exprime la venue.

« Bénie es-tu entre les femmes ». Quelques femmes ont été déclarées bénies par leurs actes, dans la Bible ; mais Marie l'est bien plus parce qu'elle a laissé entièrement le Seigneur faire en elle ce qu'il voulait, et parce qu'elle est bénie par le Béni, le Christ-Seigneur qu'elle porte. « Et le fruit de tes entrailles est béni » : c'est au moment de l'Incarnation que l'humanité de Jésus est bénie par Dieu. Ce verset a été repris dans la Salutation angélique.

- v. 43 : « Comment ai-je le bonheur », traduction exprimant surtout un bienfait pour Élisabeth, alors que le texte indique l'origine de ce bienfait. « D'où m'advient ceci ». Le « D'où, πόθεν » indique que l'on ignore la cause d'un événement, comme en Eccl 27,27 où l'on a une expression semblable ; et dans les expressions identiques de Mt 13,56 et Mc 6,2 où les gens de Nazareth se demandent d'où vient la sagesse de Jésus, nous savons qu'elle vient de sa propre divinité, mais ceci n'explique rien, parce que tout événement vient de Dieu ; au moins savons-nous qu'il s'agit du mystère du Christ. Ce qu'Élisabeth ignore, c'est la cause circonstancielle de la venue de Marie à elle. Elle s'en étonne, car elle n'y est pour rien, et elle n'en est pas digne, dans la faveur immense de constater que « la mère de mon Seigneur vienne à moi ». Elle a appris par le Saint-Esprit que l'enfant de Marie est le Seigneur lui-même et son Dieu, et donc que la grandeur de Dieu revêt sa mère ; c'est pourquoi la grande faveur qu'elle reçoit n'est pas seulement que son Seigneur vienne à elle, mais c'est aussi que la mère du Seigneur vienne à elle.

« La mère de mon Seigneur » : cette expression a donné la formule habituelle de « Marie, mère de Dieu ». Des hérétiques ont prétendu que Marie devait seulement être appelée « mère du Christ », sous prétexte que Marie, créature, ne pouvait pas produire Dieu le Créateur. Mais ceux-là envisagent seulement les deux natures en Jésus-Christ, et non l'unique Personne du Fils dont la nature divine assume la nature humaine. Toujours, lorsqu'il est parlé du « Fils » ou du « Christ », c'est sa Personne uniquement divine en deux natures qui est signalée ; la seule différence est qu'en disant « Christ » on insiste sur son humanité sans exclure sa divinité, et qu'en disant « Fils » on insiste sur sa divinité sans exclure son humanité. Ici Élisabeth insiste sur la divinité de Jésus par le terme « Seigneur » ; ce terme « Seigneur » insiste d'autant plus sur sa divinité qu'il sera donné par Dieu à Jésus ressuscité, c.-à-d. à son humanité divinisée (Ph 2,11).

- v. 44 : « Car, lorsque j'ai entendu tes paroles de salutation », traduction vague de « comme la voix de ta salutation est advenue pour mes oreilles ». « La voix » de Marie est aussi, comme nous l'avons vu, la voix du Verbe incarné qui s'exprime dans la salutation qu'elle prononce. « Est-advenue, ἐγένετο » exprime un évènement suscité par Dieu, ce qui indique encore que la voix est aussi celle de Jésus. « Pour mes oreilles » indique que la voix ne s'est pas seulement fait entendre à Élisabeth, mais qu'elle est venue à ses oreilles comme une interpellation à comprendre une révélation décisive, sans s'imposer à elle et en lui demandant de l'accepter librement et de l'accueillir de plein gré. L'acceptation est donc aussi demandée à Jean.

« L'enfant a tressailli d'allégresse au-dedans de moi », littéralement « le bébé a tressailli d'allégresse dans mes entrailles ». Bébé, βρέφος, désigne l'enfant dans le sein maternel ou qui vient de naître ; et « mes entrailles » est le pendant du « tes entrailles » du v. 42. C'est du plus profond de Marie comme mère au plus profond d'Élisabeth comme mère que Jésus a rencontré Jean. La rencontre des deux femmes a donc servi à permettre la rencontre des deux enfants : Jésus a choisi et élu son Précurseur, Jean a trouvé et accepté joyeusement son Rédempteur. En disant « l'enfant a tressailli », Élisabeth explique que Jésus ne pouvait être que le Seigneur, car Jean n'avait pu, par lui-même, tressaillir de joie, juste au moment où Marie salue, si cela n'avait pas été le Seigneur qui le sanctifiait. De plus, Élisabeth voit dans le tressaillement de Jean le premier témoignage du Précurseur, fait au Verbe incarné.

- v. 45 : « Et bienheureux, celle qui a cru ». Si Marie est bénie parce que le Béni est en elle, elle est bienheureuse parce qu'elle a cru aux paroles de l'Ange. Sa grandeur vient de Dieu, son mérite vient de sa foi, ce qui veut dire pour nous que nous ne pouvons égaler Marie, car cela dépend de Dieu seul, mais que nous pouvons imiter la foi de Marie, et que c'est précisément ce que Dieu nous demande. La foi est à la fois facile et difficile : elle est facile parce que ce qu'il faut croire vient de Dieu et est fait par Dieu ; et elle est difficile parce qu'elle exige l'obéissance, l'adhésion de tout l'être, sans se reprendre, à ce que Dieu veut faire.

« À l'accomplissement des paroles qui lui furent dites d'auprès du Seigneur ». Le terme « Seigneur, Κύριος » revient, avec le sens de « Dieu ». Ce que Marie a cru, ce ne sont pas seulement les paroles de l'Ange, c'est « l'accomplissement ou l'achèvement », c.-à-d. la réalisation de ces paroles, à savoir l'Incarnation totalement invisible et insensible. C'est dire que la foi de Marie fut parfaite, uniquement basée sur la parole du Seigneur : « Le Seigneur a dit une chose impossible aux yeux de l'homme, donc ça se réalisera, et donc courons porter le Verbe incarné à Jean pour qu'il en vive », allons porter le Christ à l'Ancien Testament, à la Loi et aux Prophètes, pour qu'ils vivent de lui.

## Conclusion

Des quatre personnes de ce texte, deux sont effacées, Marie et Jésus, et deux se font entendre, Élisabeth et Jean, et les premières sont plus efficaces que les deuxièmes ; c'est même celui qui est totalement caché et silencieux, Jésus, qui fait agir et parler les trois autres. Quant au cinquième personnage, le Saint-Esprit, il conduit les quatre autres, mais, comme il est l'Esprit de Jésus, il ne fait que manifester la personne de Jésus et réaliser la première œuvre de Jésus. En effet il place le Verbe incarné dans la voix et la salutation de Marie, il fait rencontrer Jésus et Jean et communique la sainteté de Jésus à Jean, il fait parler Élisabeth de Marie comme mère de Jésus, et révèle que Jésus est le Béni qui l'a bénie, et est le Seigneur de tous. Ce n'est donc pas essentiellement parce qu'il vient d'être conçu que Jésus est caché et silencieux, ni parce qu'elle a peu de choses à dire que Marie est relativement effacée et silencieuse, puisqu'elle va dire son long Magnificat. C'est parce que Jésus et Marie à sa suite relèvent du « Mystère gardé dans le silence aux temps éternels » (Rm 16,25 ; Sg 18,14). Jésus a beaucoup parlé pendant sa vie publique parce qu'il était le Sauveur des hommes ; il a pourtant toujours jeté un voile sur son Mystère. Marie, elle, ne sauve pas, elle porte le Salut ; elle ne dit rien du Mystère du Christ, elle le vit ; elle est comme à l'intersection du Mystère caché et du Mystère dévoilé. Aussi parle-t-elle peu et parle-t-on peu d'elle dans les écrits du Nouveau Testament. Le silence de Marie exprime à la fois le silence de Dieu et le silence de l'homme.

Le silence de Marie révèle un autre aspect de l'Exil. L'Exil, en effet, n'est pas seulement la privation de Dieu du côté de l'homme, c'est aussi le retrait de Dieu en lui-même. Tous les deux sont dans le silence, mais un silence différent : le silence vide de l'homme en attente de réceptivité du Salut, le silence plein de Dieu en attente de donation du Salut. L'Exil contient ces deux silences. Mais le silence de l'homme n'est pas parfait : il est encombré, impur, vicié par le péché. Le silence de Marie, au contraire, est totalement pauvre, pur, sans péché, et c'est pourquoi Dieu rompt son silence et envoie son Verbe Sauveur en Marie, pour que celui-ci rende le cœur exilé de l'homme pauvre, pur et saint, en vue du Jour où il n'y aura plus d'Exil, parce que Dieu sera tout en tous. En ce temps de l'Avent, le silence de Marie nous est proposé, et cela nous est possible, non seulement parce que nous avons déjà la grâce du Christ mais aussi parce que nous sommes dans l'Église représentée par les deux femmes : l'Église Sainte représentée par Marie, portant le Salut et la sainteté du Christ, et apportant la sanctification à l'Église vieillie par le péché de ses enfants et par les misères de la vie. Et comme c'est Marie qui alla vers Élisabeth, c'est aussi l'Église Sainte qui vient à nous. La reconnaître par le Saint-Esprit, c'est déjà rencontrer le Seigneur qui vient.